

## ÉTYMOLOGIES CATALANES ET PROVENÇALES

### Catalan « quelcom », provençal « calacom, que(z)acom »

Les études catalanes, qui se poursuivent depuis à peu près 1910 en Catalogne et à l'étranger d'une façon si intense et si conséquente, n'ont pas seulement pu éclaircir maint détail de l'évolution de cette langue et pas seulement fait apparaître sous un jour nouveau le groupement des langues gallo- et pyrénéo-romanes — elles préparent aussi dans certains cas une réévaluation de problèmes étymologiques de la Galloromania, tout simplement par le fait que pour l'explication, p. ex., d'un phénomène provençal, il faut aussi tenir compte de cette langue-soeur qu'est le catalan. C'est ce que certains provençalisans, travaillant encore dans le système des *departments*, des cloisons étanches, ne semblent pas encore avoir compris. Il est curieux de voir un savant émérite, peut-être le meilleur connaisseur de la langue provençale ancienne, M. O. Schultz-Gora, traiter de phénomènes provençaux sans jeter le moindre regard curieux sur le catalan. Voilà qu'il traite de l'accusatif grec ou de spécification en provençal (le type *coa-ros* 'rouge-gorge', *boca-durs*, *ZRPh.* LIII, p. 103) sans s'occuper du type parallèle catalan (cf. mes articles *ib.* LVII, 577 ; LIII, 103, et cf. *RFH* II, 35) et non plus de l'espagnol (où se trouve la variante de la voyelle *-i-* : *boquiduro*). Non seulement l'aire du phénomène est-elle plus grande que ne l'imagine le « provençalisant pur », mais la construction (qui se trouve, dans tous ces domaines, particulièrement dans des épithètes se rapportant *au corps*) peut être mieux comprise du point de vue psychologique par la concordance des langues en certains traits fondamentaux.

Un autre exemple nous est fourni par l'article de Schultz-Gora (*ib.*, p. 93) sur les pronoms indéfinis prov. *que(z)acom(et)*

'quelque chose, un petit peu', *calacom* 'quelqu'un'. L'explication proposée est celle-ci : *que(z)acom* serait *QUIDDAMCUM(QUE)*, où le *-QUE* serait tombé (comme dans le hapax prov. *onda-com* 'quelque part', et dans le lat. vulg. *UNUSQUIS = UNUSQUISQUE*, *QUICUM = QUICUMQUE*), *quiacom* serait *QUIDAMCUMQUE* (pour *QUIDAM*... d'après *QUI*); *calacom* 'quelqu'un' aurait son *-a-* de *quezacom*; la variante *calsacom* aurait en plus l'*-s-* de *quezacom*, *quesacom* ou serait *QUALISCUMQUE*. Le passage *-DD->d>z*, le nexus *-DD-* ne se trouvant dans aucun exemple absolument parallèle et absolument probant, ne ferait pas de difficulté phonétique selon M. Schultz-Gora, pourrait d'ailleurs être influencé par *QUID > quez*; le maintien de *-M* final aurait un parallèle en *SUM = som, son* dans des rimes avec *-m, -n* stables.

Toute cette construction, dont la partie phonétique n'est point du tout à l'abri de tout reproche (la forme *som* étant assez rare; le résultat normal de *-M* étant *n* mobile : *re(n) < REM*; l'évolution du premier *-m-* dans *\*QUIDDAMCUMQUE* restant inexplicée, cf. *QUAMDIU > prov. quamdius, UMQUAM > anca* etc.; toute sorte d'analogies devant intervenir) est basée sur la confiance dans la possibilité de la reconstruction — de la reconstruction, à partir du provençal seul, d'un étymon latin (alors qu'aucune langue romane ne montre des restes de *-CUM(QUE)*): le fr. *quiconque* est *qui que onques*. À noter encore que les mots en question n'apparaissent qu'au XIII<sup>e</sup> siècle et seulement — à l'exception du capricieux troubadour Peire Cardenal près — dans la littérature didactique et narrative, d'après les constatations de M. Schultz-Gora lui-même, de sorte que nous sommes probablement en présence d'une forme plus adaptée au style réaliste, je dirais presque prosaïque ou parlé. Mais ce style offre probablement un état de langue plus avancé ou moins archaïque que le lyrisme idéaliste des troubadours. Les chances d'y trouver des restes du fonds ancien, latin, de la langue en sont d'autant plus réduites.

Nous avons vu récemment M. Rohlf, *ZRPh.*, XLII, 724, expliquer les formes du pronom interrogatif a. prov. *quin (h)* et cat. *quin*, non pas par ce *QUINAM* latin qu'on avait invoqué, mais par des croisements intra-romans de *QUI* avec *QUANTUS* et *MAGNUS*. Le jour ne me semble pas loin où un savant fera un dictionnaire comparatif provençal-catalan, qui réussira à

établir la vie des mots des deux langues et leur étymologie sur une base plus stable, d'autant qu'elle sera plus large : des sens proposés dubitativement par Levy ou par Aguiló se trouveront soit confirmés par la concordance, soit invalidés par le manque d'accord.

Dans le cas qui nous occupe, M. Schultz-Gora aurait dû voir que les formes de l'ancien provençal avec *-a-* sont contredites par les formes modernes du provençal (*quaucon*, *-om* 'quelque chose'; *quicom* 'quelqu'un'; gasc. *quaucom*, *-omo* 'quelqu'un, quelqu'une'). Elles ne semblent pas non plus cadrer avec les formes catalanes attestées à partir du XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles par Aguiló, s. v. *quelcom* : *calcom*, *caucom*, *quemquom*<sup>1</sup> 'quelque chose' et *quelcom* 'quelqu'un' dans l'Alta Muntanya. Il est vrai que la forme *queacom* a été attestée dans le *Curial i Güelfa* (XIV<sup>e</sup> siècle) et chez Eiximenis par Anfós Par (« Anuari de l'Of. Rom. », I, p. 22), et il y a aussi, d'après Aguiló, s. v. *on*, un *a ont a com* (?) à St. Feliu Sasserra exprimant un lieu indéterminé (*vam anar a ont a com i vam arribar a tal punt*), sur lequel M. Coromines a attiré mon attention<sup>2</sup> — nous parlerons

<sup>1</sup> Cette forme contiendra l'interrogatif *quin*, de même que le prov. mod. (Forez) *quecouen* (MISTRAL, s. v. *quicon*).

<sup>2</sup> Il m'écrivit à ce sujet :

« là où vous citez l'a. prov. *ondacom*, vous pourriez peut-être tenir compte de la forme correspondante du catalan moderne *ontacom* ou *ontocom*. C'est un mot dialectal et, malheureusement, n'ayant pas ici mes matériaux catalans, je ne peux pas vous en donner un signalement exact. Aguiló le cite pour St. Feliu Sasserra (dans le Lluçanès, près Vic) ; le sens ici me semble être 'je ne sais où', mais j'ai rencontré le mot ailleurs dans le sens de 'quelque part, n'importe où'. Je me rappelle incomplètement un dicton populaire en vers « Vina vent... [ici le nom du vent, que j'ai oublié, puis l'endroit d'où il doit venir, terminé en *-om*, ensuite :] vina d'*ontocom* » 'd'où que ce soit'. En partant de phrases telles que celle-ci, des écrivains barcelonais (à Barcelone le mot est tout à fait inconnu) ont inventé un mot inexistant *tocom*, substantif, qui signifierait 'endroit'. Le poète Josep Carner, notamment, en a fait un certain usage, et des dictionnaires (Vogel, etc.) l'ont enregistré, mais ce mot n'existe pas. Remarquez qu'en catalan oriental *ontocom* se prononce *untukóm* : on a pris la première syllabe pour l'article indéfini. Le dicton ne se trouve pas chez GRIERA, *Els Noms dels Vents* ». Il me signale encore le cerdan *algom* 'alguna cosa' (qu'Aguiló atteste pour la Plana d'En Bas) = *algu* + *quelcom*.

plus bas des formes catalanes, mais il est évident que la présence de la double série de formes, avec et sans *-a-* en provençal, n'est pas favorable à la thèse de Schultz-Gora, qui a besoin d'un *-a-* ancien et stable pour étayer son QUIDDAMCUM(QUE). Les formes avec *-a-*, bien qu'attestées à date relativement ancienne en provençal, ne seront probablement pas les originaires.

Pour élucider la génèse des prov. *cal(s)acom*, *quiacom*, *que(z)acom* et du cat. *quelcom* nous nous laisserons guider par le développement du pronom fr. *quelque* (et prov. *quauque*, it. *qualche* etc.), qui nous est connu grâce aux investigations de Tobler, *Verm. Beitr.*, II, 32 : on a dit à l'origine dans des propositions concessives : « od lui irunt *quel* part *qu'il* alt », puis avec ellipse du verbe et un changement dans l'ordre des mots (d'après *qui que* = QUISQUIS ?) : « a *quel qu'ennui*, a *quel que painne*, ting cele voie et cel santier » (*a quel que peine* = 'quelque peine qu'il eût à cela'), puis, même quand le verbe est exprimé, la conjonction *que* peut se joindre immédiatement à *quel* et précéder le substantif (*Quiex que meffairz Cil las de chevaliers ait faiz*), et finalement, on va jusqu'à répéter la conjonction (« par quelle *que* maniere *que* ce soit »), ce qui est l'état français moderne (*quelque riche qu'il fût*).

Un prov. *cal(s)acom* 'quelqu'un' doit être formé de la même façon que le fr. *quelque* : si celui-ci est = *quel que* (QUALIS QUID), celui-là sera un \**quel comme* (= QUALIS QUOMODO) — je ne me prononcerai pas encore sur le *-a-* que j'ai déclaré secondaire. Comment expliquer un \**cal-com* parallèle à *cal(s)que* ? Je crois que nous avons affaire à l'influence de *tal(s) com* 'tel que' (attesté aussi bien en a. prov. qu'en catalan, v. Appel, *Prov. Chrestomathie*, gloss., s. v. *com*, Mistral, s. v. *tan*, et Aguiló, s. v. *tal*) : « tel que » et « tel comme » sont deux façons équivalentes d'éviter *tel quel*, qui ne s'emploie que pour signifier une correspondance absolument rigoureuse. L'influence de *tel comme* sur *quel...que* sera responsable de *quel...comme* > prov. \**cal(s) com*. L' *-a-* de *calacom* (c'est ce mot qui est le chef de file de toute la série) est la désinence du féminin de *cal* : *cala* (attesté en ancien catalan, cf. Aguiló, s. v. *qual*). Ce féminin s'explique soit par un *res* omis par ellipse (cf. prov. *quauca-ren*) soit par cette féminisation du pronom neutre (it. *quella*, esp. *esa*, a. fr.

*telle, celle*, prov. *qualo nous dises-tu ?* 'que nous dis-tu', *oh quanto* 'quelle grosse !' etc., au lieu des neutres correspondants) dont j'ai traité dans *RFH*, III : tous ces féminins sont, du fait de l'ellipse même, d'un caractère de style un peu plus familier que les neutres, et un *cala-com* a donc des chances d'appartenir plutôt à l'usage courant. L'équivalence sémantique est d'ailleurs prouvée par le fait que dans un texte ancien provençal (Appel, *Prov. Chrest.*, gloss.) la forme *calacom* a auprès d'elle la variante *qualcom*. L'adoption de la forme *calsacom*, dont le *-s-* est celui de *cals que* = *QUALIS QUID*, ne peut se produire qu'à partir du moment où le sentiment étymologique des sujets parlants est brouillé, c'est à dire où le féminin *cala* n'est plus senti comme « neutre féminisé ». À partir de ce moment, le *-a-* est un élément à sens vague et disponible qui peut s'insinuer dans des synonymes et fournir ainsi un patron *-acom* (*quez-a-com*, *qui-a-com*, *ond-a-com*) signifiant l'indéterminé : ce *-a-* acquiert une pseudo-indépendance, au moins dans les textes écrits : le *a ont a com* de St. Feliu Sasserra semble vouloir nous faire croire à un *a* autonome (préposition ?).

En dehors de l'ellipse de *res* (ou de la féminisation) il y a encore une autre ellipse dans nos locutions, à savoir celle d'un verbe. Revenons à *quelque* : *a quel qu'enui...*, *ting cele voie...* montrait aussi l'ellipse du verbe dans l'incidente originaire *a quel qu'enui* [sc. *ce fust, j'eusse* etc.]. Dans une phrase comme (*Flamenca*) :

E trop ne val meins totz rix hom,  
Sì non sap letras *queacom*

le *queacom* est équivalent au prov. mod. *quauca-ren* (qui se dit d'après Mistral sur la rive gauche du Rhône, tandis que la rive droite dit *quaucom*) et au fr. *quelque* (*peu*) ; il y a aussi ellipse : « s'il ne se connaît en lettres autant que... [il est nécessaire] » — on indique par la suppression des mots (mis ici entre parenthèses carrées) combien il nous importe peu de terminer la phrase (cf. encore fr. *c'est tout comme* ; lombard *l'è bel comé* 'il est très beau', *REW*, s. v. *quomodo*, littéralement 'il est beau comme [on peut l'être]', de même dans le parler de Vienne *er ist schön als wie* 'très beau' ; et plus particulièrement, cf. a. prov. *aquel tal que*

'ce tel et tel', Levy, *Suppl. -Wb.*, s. v. *tal*, n° 7 : litt. 'ce tel que [je n'ai pas besoin de vous nommer]'. Les formes en *-n* du prov. mod. *quicon* etc. sont évidemment secondaires : le *-com* de QUOMODO a été modelé sur *un* de *quauqu'un* ; le *-i* de *quicom* 'quelque chose' au lieu de \**que-com* peut s'expliquer par la généralisation du masc. *qui* aux dépens du neutre *que(z)*, cf. fr. *ce qui* et Mistral, s. v. *que*.

L'explication des formes catalanes est plus difficile : M. Coromines m'avertit que les données d'Aguiló nous montrent que *quelcom*, *qualcom* etc. ne peuvent pas être interprétées par QUALIS, puisqu'en ancien catalan la vocalisation de *-l-* préconsonantique ne se produit jamais devant vélaire (et aujourd'hui même, dans cette position, elle est limitée aux Baléares), mais que le *-u-* doit être le son originaire : si des *-l-* se produisent, ils sont secondaires comme dans *malalt*, *arrel* (de *malaut*, *raïu* > *raïl*). Donc, il faut partir d'un *queUcom*, auquel se joint le *untUkóm* dont il a été question en note. Or, M. Schultz-Gora a attesté en provençal les formes *quedOcom*, *calOcom*, dont il explique bien le premier *o*, par l'assimilation à la voyelle tonique *ó* qui suit (*quedacóm* > *quedocóm* comme *Avangéli*, *dAcás*). *Queucom*, la forme de base catalane, est donc un \**queOcom* parallèle au *quedocom* provençal, et établit un *queAcom* préalable aussi bien pour la Catalogne que pour la Provence. Toutes ces formes sont secondaires, ou plutôt tertiaires, quaternaires etc., puisqu'elles présupposent les changements (tous attestés à l'exception de *cal com*, que je n'ai pas trouvé en dehors de notre pronom) :

*tal cal* > *tal que*, *cal que*  
                   *tal com*, *cal com*  
                   > *cala com*  
                   > *que(z)acom*, *quiacom*, *ondacom*

C'est la filiation romane que nous devons établir pour une famille de mots romane — la superposition d'un « latin superflu » \*QUIDDAMCUMQUE en supprime tous les traits vivants, p. ex. la nuance de style impliquée dans le neutre féminisé, l'ellipse du verbe, le dégagement d'un infixé *-a-*, la parenté avec *quelque*, *quauca-ren* — et la richesse en variantes phonétiques

et morphologiques des mots romans, cette sorte de talent enfoui dans le sol qui fructifie à travers les siècles...

### Un sens métaphorique du catalan « ram »

Le *Diccionari Aguiló* nous donne sous *ram* 'rameau' les locutions : *venir un ram d'enyorança, d'alegria, de bogeria ; ram de gota, rams de mare*. Le sens est donc clairement 'ataque, accesso'. M. Schultz-Gora. *ZRPh.* L, 286, a traité d'un sens apparenté de l'a. prov. *ram* et de l'a. fr. *rain* (*rainseau*), sans tenir compte du catalan, comme c'est l'habitude des provençalisans. Il cite *ram de traïcio, fadeza, iretgia ; rain de glotonie, traïson, lecherie, folie, vilenie* etc., et aussi l'it. *ogni uomo ha un ramo* (où il faut suppléer *di matto* : 'chacun a son grain (brin) de folie'). Cf. *La pobreza no es deshonor pero es un ramo de picardía* (Valera, cité par Toro *RH* XLIX, 565). Il est évident que toutes ces expressions romanes remontent à un patron unique et que les expressions 'rameau de trahison, d'hérésie', empreintes d'esprit ecclésiastique, doivent avoir précédé le 'rameau de folie' ou, plutôt, que 'rameau de folie', avant d'avoir été sécularisé, a contenu le mot 'folie' au sens qu'il avait au moyen âge ; 'folie de celui qui n'agit pas selon la loi de Dieu', 'folie morale du mécréant'.

Quant à l'explication de la métaphore par M. Schultz-Gora, un défaut essentiel de la vieille école des lexicographes apparaît : ici, au contraire de ce qui se passe pour leurs analyses étymologiques (v. supra), ils se confinent trop dans le domaine roman, sans trop réfléchir aux sources de la civilisation romane : la Bible et les écrits ecclésiastiques ; ainsi les langues romanes ne leur sont que du latin, alors que les métaphores romanes ne sont pas assez latines (et chrétiennes). Dans le cas de *ram*, M. Schultz-Gora rappelle bien les figurations allégoriques de vices et de vertus par des arbres et des branches dans les traités moraux du moyen âge : un de ces textes lui suggère Saint Grégoire come source, mais M. Schultz-Gora, tel Moïse, s'arrête au seuil de la terre promise. Mais c'est qu'il fallait précisément entrer dans l'enceinte ecclésiastique et particulièrement dans celle de l'Écriture pour expliquer les habitudes généalogiques du moyen âge, qui ont présidé à ces généa-

logies des vices dont nous parle M. Sch.-G. On n'a qu'à lire les *Distinctiones* d'Alain de Lille, s. v. *ramus* :

Aliquis ab aliquo descendens, qui metaphorice dicitur ramus ; quia, sicuti rami procedunt ab arboribus, sic posteri ex praedecessoribus ; unde Apostolus : *Si radix sancta, et rami*, id est posteri. Dicitur opus, unde per prophetam Veritas ait, antiquorum hostium malitiam signans : *Posuit vineam desertam vel in desertum, ficum decorticavit, expoliavit eam* ; alibi : *Fracti sunt rami ejus* ; insidiantibus quippe malignis spiritibus Dei vinea in desertum ponitur, cum plena virtutibus anima humanae laudis cupiditate dissipatur.

Alain combine ici *Joel* I, 7 et Saint Paul *Ép. aux Rom.* XI, 16-24 ; l'idée étant que les branches émondées ce sont les péchés païens (« antiquorum hostium malitia ») — chaque péché est donc un 'rameau'. Cf. les versets du second passage :

Noli gloriari adversus ramos. Quod si gloriaris, non tu radicem portas, sed radix te. Dices ergo : *Fracti sunt rami ut ego inserar.* Bene : *propter incredulitatem fracti sunt.* Tu autem fide stas... Si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat.

On voit que le pluriel *rami* signifiant l' 'incrédulité' invitait les exégètes à spécifier et à individualiser les 'rameaux-péchés'. Nous comprenons que leur esprit de système devait élaborer un classement et qu'après les péchés véniels s'introduisirent dans la généalogie : plus tard, les travers intellectuels, les vellétés et même les maux physiques insidieux ('accès de maladie') suivirent. Il y avait d'ailleurs la généalogie du Bien comme celle du Mal : le Christ lui-même était une vigne (Évangile selon St. Jean), le Christ descend de David, celui-ci d'Abraham (arbre de Jessé <sup>1</sup>) — la généalogie de l'Amour dans le *Breviari d'Amor*

<sup>1</sup> Sur l'arbre de Jessé, cf. E. MALF, *L'Art Religieux du XII<sup>e</sup> Siècle en France*, p. 168 ss., qui le croit d'origine française (et dû, plus particulièrement, à l'influence de Suger à Saint-Denis) et parallèle au développement du drame des prophètes du Christ. Il y a aussi, en ancien français, un écho lexicographique de la généalogie biblique : le verbe *engenoïr* (a. prov. *engenoïr*), dérivé du passé (*en*)*genoït* = *GENUIT* de la Vulgate (Év. selon St. Mathieu), cf. SUCHIER, *ZRPh.* VI, 438. — Sur les deux arbres des vices et des vertus chez Hugues de Saint-Victor et chez le troubadour Marcabru, cf. SCHELUKHO, *ARom.* XV, 180.



en est dérivée<sup>1</sup>. Que le 'rameau' soit plutôt employé avec des noms de vices qu'avec ceux de la vertu, ne s'explique pas seulement par les habitudes moralisatrices des prédicateurs, comme suggère M. Sch.-G., mais par les passages scripturaires mentionnés plus haut où le 'rameau rompu' est le symbole du vice. Et l'acception 'partie d'un tout', que M. Sch.-G. prend le soin de distinguer minutieusement du sens 'genre, sorte' (dans *rameau de folie* etc.) et qu'il explique par les *membra disjecta* d'un arbre dévasté par l'orage, est aussi latente dans le passage biblique *rami fracti sunt*. D'ailleurs, des cas comme a. fr. *rain vif de deable, bele branche de valet*, avec *rain* 'morceau', ne seront à l'origine pas foncièrement différents de *ram d'iretgia* : la généalogie du Mal apparaît tantôt personifiée (un Diable-arbre dont se détachent des rameaux-homme), tantôt à l'état d'abstraction. L'image n'était jamais absente, au moins à l'origine, de ces expressions métaphoriques.

La tendance à dépeindre l'âme humaine sous la forme d'un arbre généalogique, est étroitement liée à l'allégorisme chrétien, qui, lui, a hérité de l'esprit juif : c'est en somme un trait de l'imagination juive que la comparaison constante de la vérité de la Foi avec la richesse et les produits des arbres fruitiers, de la croissance morale avec celle de la plante, du déclin moral avec leur dépérissement. Cette « organologie » judéo-chrétienne a laissé des traces profondes dans nos langues européennes : une métaphore comme 'rameau de folie' est au fond supra-romane, elle « parle hébreu en roman ».

Il en résulte que le romanisant doit connaître ce fonds de pensée judéo-chrétien avant d'aborder la phraséologie romane — la génération de nos pères a trop incliné à ignorer ce tour d'imagination particulier (probablement parce que la philologie romane est la fille de la philologie classique, et aussi, parce que le positivisme choisit son point de départ dans le « positivement donné », pas dans l'esprit qui informe le donné). *Suum*

<sup>1</sup> On se rappellera aussi les généalogies de héros (chrétiens et sarrasins) dans les chansons de geste cycliques ; l'idée organique des *branches* d'une oeuvre (*Roman de Renart*) et, en fin de compte, que le mot *branca* 'patte, bras' a pris en galloroman le sens de 'branche', image organologique s'il en fut.

*cuique* — alors que je demande théoriquement à l'étymologiste de partir plutôt du donné roman, je demande au phraséologue d'être plutôt imbu de l'esprit de la tradition chrétienne ; mais, naturellement, dans la pratique les deux attitudes doivent concourir et se prêter des services mutuels.

M. Coromines attire mon attention sur le cat. *rampell*, synonyme de *ram* dans les emplois que j'ai signalés. C'est le synonyme vivant aujourd'hui, car *ram* ne survit plus à Barcelone que dans l'exemple unique *ram de bogeria*, qui d'ailleurs sera bientôt aussi un peu vieillot. On dit également *té* (ou *li ha agafat*) un *rampell de bogeria*, de *ràbia* et même d'*entusiasme*, le premier signifiant 'accès'. M. Coromines se demande si c'est un dérivé de *ram* formé sur *camp* : *campell* ; *llamp* : *llampec* ; *trempe* : *trempepat* ; *temps* : *temporada*, *temporal* etc. ; le *-p* de *-mp* étant muet dans toute la Catalogne (y compris les zones catalanes d'Aragon et de France) mais prononcé dans toutes les Baléares et dans tout le Pays Valencien, l'existence de *rampell* dans ces dernières régions serait un argument défavorable, mais il ignore si on y connaît ce mot <sup>1</sup>.

Le *Diccionari Aguiló* a deux *rampell* :

1. Ráfaga, empena, capricho, estranyesa. Ex. : quin *rampell* te ve ? ; és home de rampells.
2. (Empordà) Mosquit dels que piquen a la nit. Cp. *rantell* [et aussi *randell*, *randilla*, *rantelleta*].

Vu les variantes, nous écarterons 2, mais nous rattacherons à *rampell* n° 1 le mot *rampellada* 'instant, moment, mouvement rapide' (*amb una rampellada ho faré* : *l'he vist d'una rampellada*) et peut-être *rampoll*, dont le *Diccionari* dit : « (Manacor) Per *rampell* (†) : « Ja ho crech ! Dotze sermons d'un *rampoll* », T. Forteza » (le sens doit être 'en un seul moment, consécutivement, en enfilade'). Je crois que nous avons affaire à une formation parallèle au prov. mod. *rampèu* 'rappel de tambour', 'gronderie', 'personne inquiète, grognon', 'regret d'avoir fait ou omis quelque chose' (*avé de rampèu* 'rechigner', *es toujours tant*

<sup>1</sup> [L'únic mallorquí que ací puc consultar no el coneix pas. J. C.]

*rampèu* ? 'est-elle toujours si hargneuse ?'), *rampelado* 'rappel, roulement de tambour, trémoussement d'aile, gronderie, tapage', du verbe *rampela* 'rappeler, battre le rappel; battre de l'aile, trémousser, trembler la fièvre; gronder, grommeler, murmurer; rouler la lettre R' = APPELLARE (*FEW*, s. v., qui croit à une influence de la famille de *rampougna* 'gronder, quereller' = a. fr. *ramposner*).

Je crois donc que le *rampell* catalan aura signifié à l'origine 'rappel, roulement de tambour', 'grognerie', puis 'accès de mauvaise humeur' et qu'alors l'attraction sémantique par *ram* (*de ràbia*), lui-même en régression, se sera produite, de sorte qu'on dit maintenant *rampell de bogeria*. Il est aussi possible que 'rappel' ait eu au moyen âge un sens nettement physiologique, dérivé du sens propre du mot (sans le détour 'battement de tambour'): des évolutions parallèles dans des aires aussi éloignées l'une de l'autre que l'abruzz. *rappelle* 'gran sete di vino' (Salvioni, *RDR* IV, 181) et le messin *rapiau* 'renvoi, vapeur d'estomac' (*FEW*) semblent en témoigner. On comparerait alors le sens physiologique du fr. *renvoi* et on construirait le transfert 'renvoi' > 'accès de...', avec l'attraction, propre au catalan, par *ram*.

#### Ancien Provençal « (per) digastendos » 'avec intention (malicieuse)'

Ce mot se trouve, comme on sait, deux fois dans le roman de *Flamenca*, v. Levy, *Prov. Suppl.-Wb.* :

Ges non fera los guinnos raïre  
 Per nulla ren c'om li disses ;  
 Grifon semblet o Esclau pres,  
 E tot o fes *digastendos* :  
 « Major pavor aura midonz,  
 Sin vez barbat e guinhonut,  
 Il non fara ges tan leu drut » (v. 1565)

et :

Adoncs venc le fers aversiers (sc. Archimbant)  
 Per *digastedonz* totz derriers,  
 Egaiatz fon e mal aceutz.

Appel traduit le second passage par à peu près : 'um Verdruss zu bereiten'; Levy compare, évidemment sans conviction, prov. mod. *deganesto* 'querelle, dispute bruyante'. Je crois que le second passage, où nous voyons quelqu'un s'approcher d'une façon subreptice et sournoise, nous replace dans la situation originai-re : il s'agit de quelqu'un qui va sur la pointe des pieds et fait quelque chose sournoisement (dans le premier passage : il ne se faisait pas raser 'et il fit tout cela en secret', sans manifester l'intention qui suit). *Digastendons* se décompose à mon avis en *digas* (= *digatz*, subj. de *diré*) et *tendos* (pluriel de *tendon* 'tendon', peut-être avec l'-s de (a) *de ginolhons*) et se traduira : 'soyez[-moi] favorables, tendons!' *Dire* a ce sens en prov. mod. (v. Warthburg, *FEW*, s. v. DICERE : Toulouse *dito* 'bonheur', prov. *dire* 'réussir, venir à souhait', cf. particulièrement note 5 et 9 sur l'esp. *decir*, *dicha* etc. ; Mistral : *se lou tèms n'en vdu dire* 'si la saison est favorable', *lou tèms nou dis pas* 'le temps ne le permet pas', *ben iè dis d'avé* 'il est heureux d'avoir', *acò n'a pas di* 'cela n'a pas réussi', *a dit de blad*, *aquest an* 'le blé a prospéré cette année') et dans le catalan de Majorque (Dicc. Aguiló : 'escaure, favoriser', p. ex. *si la sort li diu*, *aquestes colors li diuen*, *aquest vestit li diu*). A. prov. *tendo(n)* 'tendon d'Achille' se trouve dans un passage de la *Crois. Alb.* (v. Levy, *Prov. Suppl.-Wb.*) : *blessetz [sic] dereire en lo tendon*. Pour la construction je compare la phase catalane que j'ai discutée dans *RDR VI*, 136 ss. *cametes me valguen!*, littéralement : 'aidez-moi, jambes' > 'fouette, cocher' (= 'il, elle etc. s'enfuit'), p. ex. *el tira dins el pou*, *i cametes me valguen! ella i es porcellins* 'et elle et les petits cochons s'enfuirent'. Pour l'insertion d'une locution impérative dans une phrase et sa grammaticalisation, cf. ibid. : *se'n va a sa taleca*, *se treu el berenar*, *i fort i no't mogues va voler que'l bon Jesús el prengués*, litt. *fort i no't mogues!* 'fort! et ne bouge pas!' > 'obstinément'. *Digas tendons* = *digatz*, *tendon(s)!* est en voie de grammaticalisation, puisqu'on prépose à la locution impérative le *per* et qu'on ajoute le -s adverbial.

Ce ne sera pas la seule fois que la littérature populaire catalane pourra éclaircir un passage de l'ancien provençal pour lequel une littérature contemporaine et du même esprit nous manque. Le roman de *Flamenca* poursuit, dans un cadre idéaliste

donné, des buts d'approximation à la *réalité*, et une locution populaire est bien appropriée à ce style <sup>1</sup>.

### Catalan « Melangia »

Dès la première lecture de l'intéressant article de M. J. Coromines sur ce mot (« Homenatge a Antoni Rubió i Lluch », III, p. 32), j'avais l'idée que son étymologie (\* *μίσεργ-ια*) péchait par un défaut cardinal : c'est qu'il faut un terme grec qui ait existé, qui ait été courant, non pas un mot construit (d'après une seule attestation de l'adjectif *μίσεργος*). Les synonymes qui se trouvent dans les textes cités par M. C. sont tous des termes reçus : *ypocondria*, *splenetica*, *melancolia*, *migranya*.

Or, le glossaire de Miquel i Planas au *Somni de Joan Joan* (dans *Cançoners satírics valencià dels segles XV y XVI*) donne pour le passage que cite M. Coromines, v. 2866 :

Hi dacils vel mal de migranya  
Hi merarchia

l'interprétation : « menorrhagia, flux anormal » (gr. *μήν* + *ῥαγία*). Toutes les formes catalanes : *mirarchia* (-*xia*), *merarchia*, *mererchia*, *melerchia*, *melangia* se laissent reconduire à un *menorrhagia* avec dissimilation des nasales :  $m - n > m - r$  (l). Le sens de 'mélancolie' sera dérivé d'un centre 'affaiblissement, avachissement' (conséquence de la perte de sang), cf. prov. mod. *flus* 'lâche, flasque, mou' (de FLUXUS, FEW). Il est vrai que *menorrhagia* n'est cité qu'en 1776 pour l'anglais (*Shorter Oxf. Dict.*) et le mot fr. *ménorrhagie* qu'en 1801 par Littré. De sorte qu'il s'agira plutôt de *haimorrhagia* 'flux de sang' en grec et en latin, et attesté en français au XVI<sup>e</sup> siècle, V. Littré, qui nous dit : « Hé-morrhagie active, hémorrhagie passive, ancienne division des hémorrhagies alors que l'on pensait qu'il pouvait y avoir écoulement de sang par exhalaison sans déchirure des vaisseaux : on

<sup>1</sup> J. RONJAT dans sa *Gramm. istor.*, III, §780, note que le datif éthique, si fréquent en provençal moderne et marquant une attitude naïve de prise de possession, est employé avec une prédilection marquée par l'auteur de *Flamenco*.

admettait que l'hémorragie active était due à un excès de vitalité, et la passive à une diminution de vitalité. » Ce sera, donc, cette dernière qui sera à l'origine de notre mot. Comme nous trouvons *emorogies* chez D'Aubigné, avec assimilation de  $o - a > o - o$ , on pourrait aussi s'attendre à  $o - a > a - a$ , en plus d'une reproduction de l'*r* par assimilation. Et, naturellement, sur les formes à *-l-* l'analogie de *melancholia* peut toujours s'être exercée. Pour la chute de *e-*, cf. *gúmena* = ἡγχομένη d'après la convaincante explication de M. C.

### Catalan « *aldà* », « *oldà* » 'vieux'

J'ai proposé pour ce mot dans mon travail *Lexikalisches aus dem Katalanischen* (1921), p. 12, l'étymon OLITANUS (de OLIM) et cette explication a été mentionnée avec bienveillance par M. Moll dans le dictionnaire d'Alcover (s. v. *aldà*). C'était à l'époque où l'étymologiste se délectait à trouver dans le vocabulaire roman des restes précieux d'une basse latinité submergée. Aujourd'hui que j'ai appris à « douter » de ces beaux étymons latins émergeant à une date tardive (*aldà*, *oldà* ne sont attestés qu'à partir du xv<sup>e</sup> siècle) et à apprécier davantage les « sources indigènes », la productivité des langues romanes, je ne me sens plus le courage de maintenir mon explication d'il y a vingt ans, — bien que je n'aie qu'un rapprochement peut-être douteux à proposer.

Notons aussi 1) que la forme *oldà* (qui se trouve dans un inventaire du xv<sup>e</sup> siècle) est flanquée de la forme *olrà*, qui s'explique mal par OLITANUS, 2) que *oldà*, *aldà* semblent signifier, non pas seulement 'vieux, âgé' mais 'envellit, retut', 'estrany, dolent, fort de geni i mal de tractar' (traductions de Moll) : un exemple comme celui des *Rondaies Mallorquines* : [un costume jadis nouveau] *aleshores mostia mostia i tota aldana i espelleringada* (cf. mon travail, l. c.) pourrait à la rigueur contenir un *aldà* 'vieux', mais plus appropriée me semble une traduction dans le genre de 'en lambeaux, usée' etc., 3) une formation en *-à*, *-ana* (lat. *-ANUS*, *-A*) n'est pas inusitée en catalan (*esquerrà*, *boscà*, *tardà*, *jusà*), de sorte que rien, au point de vue morphologi-

que, ne s'oppose à l'hypothèse d'une création à l'intérieur du catalan — ou, peut-être, d'une refonte d'un mot étranger effectuée avec un élément suffixal catalan.

Or, il y a en français une famille de mots *oudrir*, sur laquelle le dictionnaire étymologique de Gamillscheg nous informe ainsi :

*Oudrir* 'welk werden, verschrumpfen'. — 16. Jhd. *heudri* 'halb verfault', vgl. dazu norm. *heudrir* 'durch Feuchtigkeit verderben', B. Maine *oudrir* 'verwelken', H. Maine dass., auch 'trocknen, sterben', vend. 'muffeln', 'schimmeln', angev. *hourdrir*, *heurdrir* 'schimmeln', berrich. *oudrir* 'schimmeln', 'faulen', dazu *outri* 'mit Feuchtigkeitsflecken (von der Wäsche)'; das Wort ist nach seiner Verbreitung vermutlich gallisch, der Stamm \*(H)ELLETRO, für den Anknüpfungen zu fehlen scheinen.

La théorie « galloromane » de Gamillscheg ne tient pas debout : pourquoi un mot aussi tardif (il est d'ailleurs déjà attesté au XIV<sup>e</sup> siècle, p. ex. dans le *Ménagier* par Godefroy : *Heudry, pourry et legier comme mort bois*) serait-il gaulois ? Le *h-* indique plutôt une origine germanique, comme l'a bien vu le *Dictionnaire Général*; et l'aire géographique (les provinces qui au moyen âge étaient anglaises) n'indique rien sur la gallicité du mot.

Or, il y a dans Godefroy une famille de mots : *hodaige* 'fatigue, lassitude', *hodé* id. (Cotgrave), *hoder* 'fatiguer, lasser, incommoder', 'ravager' (*la terre oudant*), particulièrement le participe *hodé* 'lassé, fatigué' qui subsiste dans nombre de dialectes modernes (wallon, champenois, picard, lorrain), enfin *haudi* 'lassé' (hapax), — famille qui doit être rapprochée de *bêtes enheudées* 'bêtes retenues par des *heudes*, qui sont des liens qu'elles ont au pied' (*Dict. de Trévoux*, cf. God., qui a deux exemples du XVI<sup>e</sup> siècle) : les bêtes *heudées* sont des bêtes qui se fatiguent à lutter contre leurs entraves, et *haudi*, *hodé* 'las, fatigué' sera probablement à la base de *heudri*, *outri* 'pourri' etc. (l'insertion de *-r-* provenant peut-être de *meurdrir*, *meurtrir*?)

Quant à ce que ces *heude*<sup>1</sup>, *enheudé* représentent, nous le

<sup>1</sup> Maintenu en Saintonge : *huède* 'forte clavette qui traverse le bout d'un essieu de charrette pour y maintenir la roue'.

savons d'une façon indubitable: (*en*)*heudure* (*enholdeure*, *enhoudeure*) sont souvent attestés dans God. au sens de 'poignée d'épée, anneau, et tout ce qui sert à attacher', de même *enheuder* 'emmancher, garnir d'une poignée', *heuder* 'attacher, fixer', *enheudir* (-*tir*) 'emmancher, garnir d'une poignée' (*enheudir un voyage* 'l'entreprendre, le commencer', cf. *emmancher une affaire* God.; aussi 'exciter, animer' et probablement aussi 'tromper': *enheudissement*, *enhaul-* 'connivence, tromperie, trahison', cf. *heudeler* dans un exemple isolé de God., qui a évidemment le sens de 'tromper'), *heudi* 'couvert, orné'. Ce sont tous des dérivés de *helt* (*heut*) ou *helte*, *heute*, *heude* 'poignée d'une épée' = germ. HILT id. (*REW* 4131).

Donc, de *heut*, *heude* 'poignée d'une épée' dérivent des *hauder*, *heudir* 'attacher, entraver', puis 'fatiguer, user' et du participe *haudé*, *heudi* 'fatigué, usé' des sens comme 'pourri, défectif, vétuste' peuvent se dégager, ce qui explique les *oudri*, *outri* des dialectes modernes (avec l'*r* adventice dans les patois de l'Ouest).

Le cat. *oldà*, *olrà* pourrait donc bien être un mot d'emprunt ou un mot dérivé à la catalane de cette famille de mots de l'Ouest français: je n'ai pas réussi à dénicher un substantif \**oudrin* ou \**oudrain* (avec -AMEN > -ain comme *merrain* = MATERIAMEN) qui signifierait 'bois pourri, mort', ni un adjectif \**oudrin*, -ain signifiant 'pourri' (le nom de famille *Odin*, *Oudin*, *Houdon* appartient-il à notre famille de mots?)<sup>1</sup>. Le *missing link* exact manque donc encore, dans l'état actuel de mes connaissances.

LEO SPITZER

<sup>1</sup> L'anglais *hoyden*, inexpliqué, attesté depuis 1593 au sens 'a rude, ignorant, or awkward fellow' (COTGRAVE en 1611 traduit *badaud* par *hoydon*), et depuis 1676 au sens moderne 'a rude, or ill-bred girl or woman' (PHILLIPS donne en 1706 le sens 'a clownish ill-bred wench'), pourrait bien représenter un \**heudain* (*eu* > *oi* comme *cuer* 'choeur' > *choir*, *fuail* > *foil* etc.) au sens de 'être pourri, corrompu'.